



**MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE,
DE LA JEUNESSE
ET DES SPORTS**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

En français dans le texte

Émission diffusée le 5 juin 2021.

Objet d'étude : La littérature d'idées du XVI^e siècle au XVIII^e siècle.

Parcours : notre monde vient d'en trouver un autre.

Œuvre : Montaigne, *Essais*, « Des Cannibales », I, 31 ; « Des Coches », III, 6.

« Nous embrassons tout, mais nous n'étreignons que du vent ».

ANALYSE LITTÉRAIRE

Introduction/présentation

Dans l'essai « De l'institution des enfants », Montaigne confie que « le premier goût qu' [il] eu[t] aux livres, [lui] vint du plaisir des fables de la *Métamorphose* d'Ovide »¹. Ainsi, dès l'âge de sept ans, notre auteur des *Essais* apprend du poète latin que la règle qui régit l'ordre du monde est celle du mouvement permanent, du changement perpétuel de toute chose : ce n'est peut-être pas par hasard que Montaigne affirme, dans le dernier quart du XVI^e siècle, que « le monde est une branloire pérenne »², comme un souvenir vif de ses lectures d'enfance. Il serait bien sûr hardi et sans doute erroné de prêter à Montaigne quelque esprit de système que ce soit. Mais il semble que dans cette profonde liberté que s'accorde l'auteur des *Essais*, tout s'harmonise autour de cette idée matricielle du mouvement : représentation du monde, des hommes, déploiement de la pensée, jusqu'à ce style et cette langue si souples dont le lecteur se régale, chez Montaigne, tout bouge. D'ailleurs, le titre de cette œuvre fleuve, au cours sans cesse mouvant, retravaillée, inachevée, ce titre propose à lui seul un véritable programme : quand Montaigne se lance dans ce projet inédit, le mot « essai » ne désigne pas encore un genre littéraire comme c'est le cas aujourd'hui. Bien plus, c'est une profession d'humilité : « essai » veut dire « première tentative ». Ce que nous lisons, c'est une œuvre expérimentale, appelée de ce fait à évoluer sans cesse. Quelle forme aurait pu être plus adaptée pour philosopher sur la constante métamorphose du monde ? L'évident entrelacement du fond et de la forme, bien loin de ne dessiner qu'une philosophie, fait apparaître une véritable poétique que nous nous proposons d'étudier ici. Dans « Des cannibales » et « Des coches », les deux essais au programme national de français en première, nous lisons que la rencontre du Vieux Continent avec le Nouveau Monde bouleverse la représentation du réel que pouvaient avoir les Européens ; pour Montaigne, il s'agit là d'une aubaine formidablement stimulante : mille vérités sont mises à nues, mille questions s'offrent à l'esprit de l'essayiste, c'est-à-dire celui qui tente de mettre le monde à l'épreuve de sa pensée.

LECTURE DU TEXTE 1

De l'importance d'être modeste : savoir qu'on ne sait rien

Le constat que fait ici Montaigne est, pour tout lecteur de Platon, une évidence : il est absolument vain de se prétendre savant. La vraie connaissance réside dans la conscience de l'abîme de notre ignorance. Et pourtant - c'est là l'argument le plus puissant pour réajuster notre rapport à la figure de l'Autre -, c'est à partir de cette connaissance si « chétive et raccourcie » que nous appréhendons le

¹ *Essais*, I, 26, « De l'institution des enfants ».

² *Essais*, II, 2, « Du repentir ».

reste du monde. D'ailleurs, Montaigne refuse d'attribuer aux Européens la « découverte » de l'Amérique : « Notre monde vient d'en trouver un autre », écrit-il ; la trouvaille est le fruit du hasard, et voici qu'on s'aperçoit que notre monde n'est qu'un monde comme les autres, sans qu'aucun d'entre eux ne puisse revendiquer quelque prérogative que ce soit sur un autre. En outre, la périphrase exprimant le passé proche « vient de » nous montre que cette « découverte » est d'autant plus fragile qu'elle est récente. L'interrogation ironique « et qui nous répond si c'est le dernier de ses frères », qui énumère les « Démons, les Sibylles et nous » en attribuant aux Européens les mêmes prétentions dérisoires et superstitieuses de divination qu'aux Anciens, épingle malicieusement la vanité qui est la nôtre de vouloir connaître et dominer.

L'on voit bien comment Montaigne, en utilisant le détour par d'autres civilisations, comme celle de la Chine d'abord, elle qui a devancé l'Europe dans son invention de l'imprimerie, puis celle des Incas et celle des Aztèques, conduit son lecteur à la plus grande humilité et à la plus grande prudence à l'égard de ce que nous appelons trop vite une vérité : le sage est un sceptique, il cultive le doute sans s'enorgueillir de ce qu'il sait ou croit savoir. L'humanisme de Montaigne apparaît assez sombre, en définitive : la foi absolue dans le libre-arbitre de l'Homme, la confiance d'un Pic de la Mirandole qui refusait d'attribuer aux fils d'Adam quelque borne que ce soit, tout cela s'est émoussé. Il n'y a pas chez Montaigne de pensée du progrès continu, suivant une chronologie linéaire et donnant lieu à une passation de la connaissance d'un siècle à un autre, d'une civilisation à une autre. Toute grandeur est suivie de l'ombre menaçante de la ruine et de la chute.

Le monde comme un organisme vivant

Pour nous faire comprendre cela, Montaigne utilise une figure pédagogique bien connue : l'analogie. Il met en place un système d'équivalence, une équation, qui nous permet d'appréhender concrètement une réalité trop grande, trop lointaine pour être saisie par l'esprit. Le monde sera donc vu comme un organisme, un corps qui croît, décroît et meurt, ce dont chacun peut faire l'expérience dans sa chair. Le monde amérindien est jeune, dans la fleur de l'âge, « plein et membru » ; le monde européen est un vieillard impotent. Bref, notre monde semble condamné à l'instabilité, à être éternellement boiteux : « l'univers tombera en paralysie ; l'un membre sera perclus, l'autre en vigueur ». Le lexique médical complète, on le voit, cette approche charnelle de la décadence cyclique de toute grandeur dont Montaigne est le prophète clairvoyant : c'est pourquoi le temps qu'il emploie est le futur. Mais cette approche organique du monde se double encore d'un enjeu moral : le Vieux monde est pourri, fait d'une chair corrompue qui contamine ce qu'il touche (« nous aurons bien fort hâté sa déclinaison et sa ruine par notre contagion »). La civilisation européenne, véritable pestiférée, accélère la décrépitude du Nouveau Monde par sa corruption morale.

L'Europe, un mauvais pédagogue

Enfin, cette analogie permet à Montaigne de prolonger une réflexion développée au chapitre 26 du premier livre des *Essais* : « de l'institution des enfants ». L'Europe devient ainsi la figure du mauvais pédagogue, autoritaire et violent, l'exact contre-modèle de la pédagogie douce, ludique et bienveillante que préconise Montaigne : « fouetté et soumis à notre discipline », « pratiqué », « subjugué », ces participes décrivent autant de pratiques à exclure et notre passage est bien ironique. En effet, la « valeur », la « justice et bonté », la « magnanimité » peuvent-elles se transmettre de telle façon ? Montaigne a bien appris le Latin « sans fouet et sans larmes », et le Grec « d'une voie nouvelle, par forme d'ébat et d'exercice », « par une volonté non forcée et de [s]on propre désir [...], en toute douceur et liberté, sans rigueur et contrainte ».

La voie de la satire qu'emprunte ici l'essai séduit le lecteur-complice de l'humaniste et lui permet de mieux se saisir de cette leçon pourtant fort grave : comme un organisme vivant, toute civilisation, tout monde est condamné à la mort. Nous devons absolument faire preuve d'humilité ; et c'est l'observation des autres civilisations qui nous y invite. L'éloge des techniques et des arts amérindiens l'illustre bien : les créations aztèques, mobilisant une admirable diversité de matériaux comme le papyrus, le plumeau, le coton, la peinture, constituent un art paradoxal, idéal car conforme à la nature, ce dont les Européens sont bien incapables. L'enseignement de ces derniers ne semble d'aucune utilité aux Amérindiens. Incas et Aztèques manifestent même une volonté d'encyclopédisme, chère aux grands esprits de la Renaissance, dans leur appréhension de la nature, leur « mère nourrice » : « tous les arbres, les fruits et toutes les herbes » trouvent leur représentation exacte et sublimée en or, selon une classification rationnelle et exhaustive. Nous sommes bien loin ici de la peinture « naïve » ou « enfantine » d'une nature méconnue. Ils offrent au

contraire un modèle enviable de rigueur, de simplicité et d'exactitude. Montaigne se livre ici à une déconstruction jubilatoire des articles du *requerimiento* des Espagnols, venus prétendument civiliser cette Amérique sauvage. En même temps, l'auteur des Essais ne nous laisse pas moins appréhender la ruine prochaine de ces peuples dont la pureté se trouve souillée par la dénaturation des Européens. De fait, c'est bien cela que représente l'éducation du mauvais pédagogue venu du Vieux continent : une dénaturation du Nouveau Monde qui, sans en favoriser la croissance, en précipite la destruction. Le monde « coule » avec les civilisations qui y passent, si brillantes soient-elles.

Dès les premières lignes de son essai « Des Cannibales », Montaigne établit un lien étroit entre la représentation d'un monde vu comme « perpétuelle multiplication et vicissitude de formes », la nécessité d'une pensée humble, capable de modérer ses excès de vanité par la pratique d'un doute salutaire, et l'élaboration d'une écriture souple reflétant l'instabilité du réel.

LECTURE DU TEXTE 2

Apprendre le doute par l'exemple

Le regard vrai ne peut être qu'un regard mobile : il importe d'épouser le point de vue d'autrui pour espérer apercevoir la vérité, ou du moins, prendre conscience que l'on a tort ou que nos vues sont limitées. Ce n'est pas sans provocation que Montaigne fait du Romain le barbare du roi Pyrrhus, alors que Rome incarne pourtant, aux yeux des Européens du XVI^e siècle, le modèle même de la civilisation ; ce décentrement du regard permet de mettre au jour l'apophtegme qui conclut l'anecdote : « il faut se garder de s'attarder aux opinions vulgaires et les faut juger par la voix de la raison, non par la voix commune ». Montaigne utilise ici de courts récits pour soutenir son argumentation : c'est le rôle, en rhétorique, d'un exemplum. La démarche est ici inductive, ou, si l'on veut, au plus près de la réalité mouvante du monde et des caprices de la volonté humaine : il s'agit d'étudier d'abord deux exemples tirés de la littérature gréco-latine, qui fournit une expérience universelle de l'humanité, et d'en dégager ensuite une morale, provisoire sans doute, en ce qu'elle est une école du doute, une invitation à la réévaluation de toute chose par l'usage de la raison, en fonction des circonstances. Une question de méthode, donc, une leçon pratique du bon usage de l'entendement que Montaigne s'empressera d'appliquer à cette découverte apparemment de « considération » d'un monde nouveau. Une question de méthode : comme dire une vérité mouvante ?

A-t-on raison de parler de « découverte » ? Montaigne pose une nouvelle fois cette question polémique. Nous l'avons compris, la réponse ne va pas de soi, et la relecture des Antiques ne nous interdit pas totalement de penser que ce continent a, de tout temps, échappé à la connaissance des Européens ; mais elle exige de nous encore une fois la plus grande prudence : l'Atlantide servira d'exemple à la leçon. Un extraordinaire déluge mit un terme à leur projet d'expansion infinie ; que l'Europe prenne garde à n'être pas une nouvelle Atlantide, semble vouloir dire en creux l'auteur des Essais. Une si brutale modification de la constitution terrestre empêche fondamentalement tout discours définitif sur l'ensemble des terres du globe ; « nous étreignons tout, mais nous n'embrassons que du vent » : notre perception, toujours partielle et éphémère, d'un monde en constant changement ne saurait en fonder la connaissance comme une vérité éternelle.

La méthode employée par Montaigne pour valider ou non le caractère inédit de la « découverte » du Nouveau Monde a bien de quoi surprendre le lecteur contemporain. Montaigne commence par s'assurer que nul texte dans l'Antiquité ne porte la trace d'un si grand continent, dont les Anciens auraient pu avoir eu connaissance avant nous. Etrange démarche, qui semble peu rigoureuse à l'aune de nos critères scientifiques actuels, que de mettre sur le même plan une citation de Platon et la poésie de Virgile ou d'Horace, tout en leur accordant une égale fiabilité dans le discours que portent ces auteurs sur la constitution du monde ! C'est qu'en réalité, la méthode de Montaigne est absolument antique.

Fonder son propos sur la « vraisemblance »

Et cela est aisé à constater. Par bonheur, nous possédons un certain nombre d'ouvrages ayant compté dans la bibliothèque de Montaigne, quelquefois annotés de sa main ou de celle de son ami La Boétie, lequel – gage d'amitié suprême ! – lui a légué une partie de ses livres. Ainsi, la liste des ouvrages possédés par notre humaniste est assez bien établie. Parmi eux, l'on trouve par exemple les deux premiers livres de l'œuvre de Strabon, auteur grec du I^{er} siècle connu pour avoir écrit une colossale *Géographie*. Ce dernier ne s'y prend pas autrement pour décrire la géographie de

l'ensemble des terres habitées, sans disposer d'instruments d'observation de pointe et sans avoir la possibilité de faire le voyage sur les contrées étudiées : le poète Homère fournira la matière de son étude au même titre qu'Eratosthène, immense savant alexandrin, correspondant bien mieux à l'image que nous nous faisons aujourd'hui du « scientifique ». Mais pour Montaigne, le géographe est un philosophe : de l'ordre du monde qu'il décrit, il doit déduire un art de vivre. La reprise du mythe de l'Atlantide, développé dans notre essai avec une formidable érudition, paradigmatique du syncrétisme intellectuel de la Renaissance, offre l'occasion de méditer sur la marche de l'univers.

Strabon ne disait pas autre chose en posant les grands principes méthodologiques de son œuvre au seuil de cette somme que constituait sa Géographie. Que faire lorsque les sources divergent, s'il est question, par exemple, de donner des mesures précises sur les confins du monde ? Eh bien, il conviendra de s'en remettre à l'entendement, et humblement, de prêter foi à ce qui semblera le plus vraisemblable. Lorsque Montaigne refuse d'identifier l'Amérique comme la vieille Atlantide des Anciens, c'est à la vraisemblance qu'il s'en remet pour trancher : « il n'y a pas grande apparence, écrit-il, que cette île soit ce monde nouveau que nous venons de découvrir ». S'ensuit une justification rationnelle se fondant sur les connaissances intimes qui sont les siennes, et que nous appellerions « le bon sens ».

Fonder son propos sur l'expérience

Encore une fois, Montaigne, se refusant à toute dissertation abstraite, voire métaphysique, échafaude prudemment sa réflexion en prenant appui sur une analogie : le continent sera ramené à la mesure d'un corps, dont la petitesse est appréhensible intellectuellement autant que charnellement. Les brusques modifications de la conformation du monde peuvent ainsi être décrites comme une crise organique, concentrant certains symptômes violents : « il semble qu'il y ait des mouvements, naturels les uns, les autres fiévreux, en ces grands corps comme aux nôtres ». Si Montaigne reproduit une représentation du réel fondée sur la ressemblance entre le macrocosme et le microcosme et restitue à l'homme une place privilégiée dans l'ordre cosmique de l'univers, c'est pour saisir nettement que la seule règle qui régisse le monde est celle de l'irrégularité et de l'imprévisible : comme l'organisme humain, le monde est secoué par des accès de fièvre, des crises qui en bouleversent la constitution. Pour faire valoir le primat de l'expérience concrète sur celle des livres et des raisonnements spéculatifs, Montaigne prolonge son analogie en empruntant une autre réalité pour compléter cette équation pédagogique : il rend compte de ses observations du cours de sa chère Dordogne, dont les rives « tantôt [...] s'épandent d'un côté, tantôt d'un autre ; tantôt [...] se contiennent ». Ainsi, non seulement le monde est changeant, mais ce qui caractérise ces changements mêmes, c'est qu'ils sont irréguliers et impossibles à prédire. Partant, ils interdisent l'assertion éternelle de toute vérité. Le scepticisme montaignien, bien loin d'être justifié par une remise en question de la vérité qui serait d'ordre métaphysique, trouve sa pertinence et sa nécessité dans les données mêmes que chacun peut tirer de son appréhension empirique du réel, de son corps comme du paysage bien connu de sa terre natale. Il n'est de véritablement familier que l'observation que l'on peut faire des perpétuelles métamorphoses des éléments qui constituent notre vécu le plus intime.

La digression : une forme pour dire le mouvement du monde

De cette sagesse, qui est aussi une méthode de connaissance du réel, de cette philosophie pratique, Montaigne va ensuite dégager un véritable art poétique, pour élaborer une écriture qui soit indissociable du statut précaire de toute vérité. Le modèle de l'essayiste ne sera certainement pas le « cosmographe », le savant universel qui prétend décrire la totalité du monde par sa parole – et c'est là une distance prise avec Strabon –, mais bien le modeste topographe, qui se fonde sur les dires du marin, du marchand, au parler « simple et grossier », qui n'écrit que « ce qu'il sait », sans intérêt de gloire ou de fortune. Montaigne se méfie des sommes, des entreprises totalisantes, des grands projets définitifs : l'essai est et ne peut être qu'une tentative. Pour saisir le monde tel qu'il est, traduire le mouvement des continents, les basculements des civilisations, les évanouissements des idées et du savoir, il faut une écriture qui reflète le désordre du monde : ce sera une écriture sans cesse digressive. Lire Montaigne, c'est relire le monde comme une digression permanente, qui emprunte des voies inattendues sans jamais rien perdre de sa cohérence. L'écriture montaignienne semble conçue pour révéler une tectonique des plaques, des civilisations et des idées ; une structure instable qui lie entre eux, dans une cohérence paradoxale, tous les éléments du réel. Si l'on considère la structure du passage que nous venons de lire, tout le développement sur l'Atlantide est bien une digression, laquelle en dit long sur la prudence de Montaigne et l'énergie qu'il

déploie pour s'assurer de la véracité de ce que nous affirmons. Bien avant le XX^e siècle des structuralistes, Montaigne semble avoir conscience que la langue pense en dehors de nous, qu'elle nous impose une vision du monde : ainsi le mot « découverte » fait l'objet d'une enquête approfondie. Montaigne voulait seulement évoquer cet « homme qui avait demeuré dix ou douze ans en cet autre monde » : une fois de plus, c'est le témoignage qui l'emporte sur toutes les sources livresques de l'Antiquité ; le vécu, l'expérience complètent, voire rectifient le savoir issu de livre. « Fâcheuse suffisance qu'une suffisance pure livresque ! »³, s'exclamera Montaigne ailleurs dans les *Essais*.

La simplicité comme marque de la vérité : le refus de la rhétorique

Ainsi, Montaigne revient, bien plus tard, à l'évocation de ce témoin autoptique, auquel le rapport intime à la réalité du sujet étudié donne la préséance, le rendant ainsi « propre à rendre véritable témoignage ». D'une certaine façon, c'est à un éloge paradoxal que se livre ici l'essayiste : il discrédite explicitement la rhétorique, cet art de persuader à n'importe quel prix, fût-ce même à celui de la vérité ; « les fines gens » n'ont de cesse de « gloser », de commenter, d'« allonger », d'« amplifier », de falsifier, et ce dans le but de « faire valoir leur interprétation et la persuader » : c'est bien là la définition qu'Aristote pourrait donner de la fin recherchée par la technique rhétorique. La stratégie est redoutable : il s'agit de charmer le lecteur, de l'« attirer » en maquillant la vérité d'atours séduisants : l'écriture est ici « masque », au contraire de la vérité et de la peinture de soi « tout nu » dont rêve Montaigne dans l'adresse « Au lecteur », au seuil des *Essais*. L'enjeu, on le voit, est autant stylistique que philosophique. La forme engage inextricablement le fond : Montaigne préconise une anti-littérature, seule capable d'assurer la transparence du rapport entre le mot et la chose, rapport que le « rhétoriqueur » ne peut que brouiller en travestissant la vérité brute, dont la simplicité est l'unique garant. C'est à partir de soi qu'il faut écrire ; d'ailleurs, Montaigne saisit l'occasion de prolonger son propos sur sa chère « rivière » de Dordogne, « car tel peut avoir quelque particulière science ou expérience de la nature d'une rivière ou d'une fontaine, qui ne sait au reste que ce que chacun sait ». En d'autres termes, notre expérience constitue la borne de nos connaissances, et c'est modestement à elle que nous devons nous en tenir : l'humilité montaignienne jugule toute autre prétention et garantit l'authenticité de ce qu'on lit.

LECTURE DU TEXTE 3⁴

De la destruction des mondes : l'Europe, un barbare comme les autres

Comme il nous en a donné l'habitude, Montaigne renverse les idoles et détrône les civilisations que l'Europe reconnaît comme illustres : ainsi, les Incas, sous le règne aussi lumineux que crépusculaire de leur « dernier roi », Atahualpa, surpassent en « pompe et magnificence » les splendeurs jusqu'ici inégalées de la Grèce, de Rome et de l'Égypte. Comme Montaigne jubile de faire ici figure d'iconoclaste ! En tous les cas, avec ce vibrant éloge de l'accomplissement technique des Amérindiens, nous sommes bien loin de l'image du « bon sauvage » que l'on est accoutumé à avoir de ces peuples d'Amérique du Sud. La représentation des peuples amérindiens n'est pas la même entre « Des cannibales » et « Des cochés » : dans le premier essai, c'est bien le « monde enfant », la civilisation innocente et vivant conformément à la nature qui nous est décrite. Dans le second, c'est une civilisation brillante et extraordinairement perfectionnée. Montaigne énumère en effet des prouesses technologiques éblouissantes dont la réalité historique a bel et bien été confirmée par l'archéologie moderne : seuls Hercule et Hannibal pouvaient franchir les Alpes, et nul n'aurait eu l'idée de s'installer et d'établir une ville sur un territoire aussi escarpé ; les Incas, quant à eux, sont parvenus à aménager des routes de plusieurs milliers de kilomètres, des villes, des terres arables disposées en terrasse sur le flanc des montagnes et même des réseaux d'irrigation, faisant fi des obstacles immenses que présentaient les sommets de la cordillère des Andes ; chez eux, tout n'était qu'abondance, illustration de leur valeur morale et de leur robustesse physique. Réserver cet éloge pour la fin de l'essai n'est pas un hasard : non seulement la destruction européenne reste un acte de barbarie inqualifiable, mais elle donne aussi l'impression d'un gâchis écœurant, voire d'une profanation de ce que l'Homme a su faire de mieux. Voici que l'Europe joue à son tour le rôle du barbare qui a mis à bas la grandeur de l'Empire romain.

L'homme condamné à la chute

Plus universellement, c'est enfin une nouvelle méditation sur la condition humaine, qui confirme in fine toutes les leçons apprises jusqu'à présent, que propose Montaigne. Notre passage est entièrement

³ *Essais*, I, 26, « De l'institution des enfants ».

⁴ Lecture de la dernière page de « Des cochés ».

placé sous le signe de la chute. La plaisante expression « Retombons à nos cochés » doit être comprise de deux manières : elle marque bien sûr l'apparente volonté de revenir d'une digression, tout en soulignant la liberté de l'écriture de Montaigne, qui semble écrire sans projet, « à sauts et à gambades », et joue ainsi la carte de l'authenticité ; mais elle fait également peser sur cette dernière page la menace d'une destruction universelle. Les « cochés », c'est-à-dire les voitures, sujet-prétexte de ce réquisitoire dirigé contre la barbarie européenne, prennent bien ici un sens métaphorique : la fixité n'est définitivement pas de ce monde. Les civilisations, même les plus illustres, sont en permanence « transportées », sans toujours être maîtresses de la direction empruntée, comme chacun de nous : tout roi que fut Atahualpa, symboliquement porté au-dessus de ses hommes, dans toute sa puissance, symboliquement affublé de toutes ses richesses comme le montre la répétition du complément du nom « d'or », qui met en valeur le précieux matériau (« sur des brancards d'or », « dans une chaise d'or »), le voici irrésistiblement entraîné au sol et vers la mort, et tout son Empire avec lui – « un homme de cheval l'all[a] saisir au corps, et l'aval[a] par terre ». Implicitement, Montaigne ramène ici l'Empereur à sa corporéité, à la faiblesse de sa chair, et la disposition dans l'espace des acteurs de cette scène de destruction se prête à une interprétation allégorique de la condition humaine : impuissant, de toute sa hauteur, le roi est contraint de « choir à bas ».

Conclusion

À travers Atahualpa, c'est sur le sort de toute l'humanité que Montaigne nous propose de réfléchir. Il semble inaugurer ici le pessimisme de l'esthétique baroque qui, reprenant *l'Ecclésiaste*, proclamera que « Tout est vanité ». C'est peut-être là la justification, dictée par une douce mélancolie, de la liberté revendiquée par Montaigne dans les thèmes de ses *Essais* et dans l'écriture qu'il adopte pour en traiter : rien ne sert de résister aux mouvements du monde ou de vouloir fixer une quelconque vérité à la faveur d'un discours présomptueux. C'est être sage que de se conformer aux mouvements imprévisibles du réel. Les *Essais*, dans toutes leurs composantes, morales comme esthétiques, tendent un miroir au chancellement du monde. Le scepticisme montaignien, la modestie affichée dès les premières pages des *Essais* apparaissent alors moins comme la marque d'un esprit vertueux que comme l'application philosophique de la représentation d'un univers qui court toujours à sa perte, irrésistiblement entraîné vers sa destruction.

Débusquant toutes les prétentions, ambassadeur prudent d'un humanisme sombre, comment Montaigne aurait-il réagi s'il avait su qu'il compte aujourd'hui parmi les plus grands auteurs de la littérature française ? Sans doute en répliquant, avec un haussement d'épaule, ce qu'il écrit à la dernière page de ses *Essais* : « et au plus élevé trône du monde, si ne sommes assis que sur notre cul ! »⁵

⁵ *Essais*, III, 13, « De l'expérience ».